

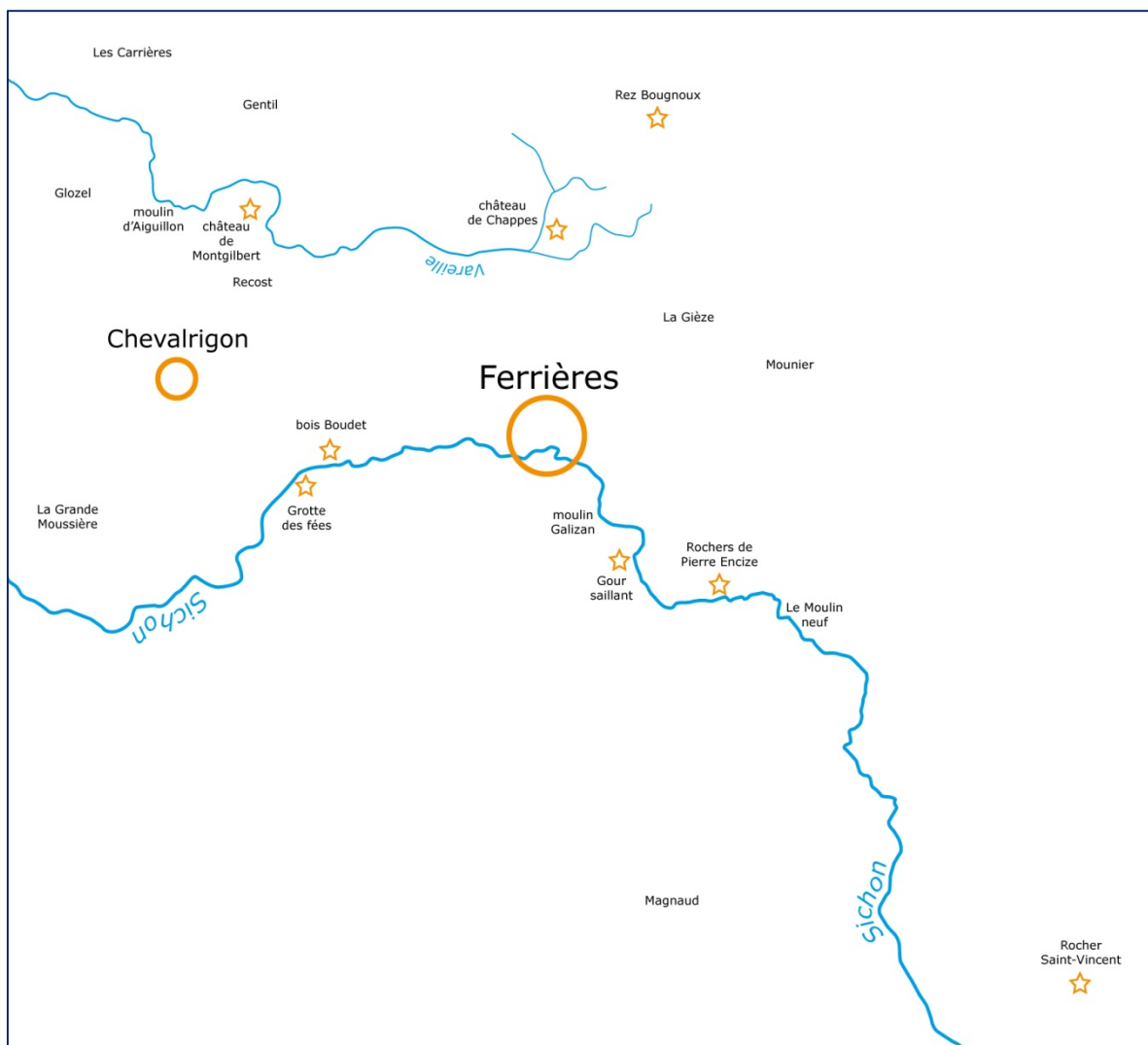
Légendaire de Ferrières

2

Le Sichon en aval du bourg

© L'aurisse 2020

LIEUX CONCERNES



Bois Boudet 4 Gour saillant 4 10 Grotte des fées 3 4 5 6 8 9 10 11 12 13 14 15
Pierre Encise 3 Sichon 3 4 10 13 14

LEGENDES

LE REVENANT DU BOIS BOUDET	3
LA FEE PETRIFIEE	4
LE GEANT PETRIFIE	6
LA PRINCESSE ORIENTALE	7
FLEURS POUR LES FEES	11
L'OGRESSE	13

SOURCES

Dans *Glozel avant Glozel – Confins et sanctuaires*, nous avons eu à solliciter plusieurs fois le légendaire de Ferrières et Chevalrignon¹. Nous avons pour cela procédé à un recensement du légendaire local, en recourant aux récits les plus anciennement publiés, et avons ainsi inventorié une trentaine de légendes.

Nos principales sources ont été :

- o **Batissier 1836** : Louis Batissier, *Guide pittoresque du voyageur en Bourbonnais*, publié dans les éditions de 1836 et 1837 de l'*Annuaire de l'Allier*. C'est la plus ancienne publication de légendes locales que nous ayons pu retrouver. Elle ne fournit que six récits sommaires.
- o **Batissier 1837** : Louis Batissier, *Voyage pittoresque*, 1837, publié dans le tome 2 de *L'ancien Bourbonnais* d'Achille Allier. Cette édition ajoute deux récits nouveaux à ceux des six légendes du *Guide pittoresque* qu'elle reprend quasi littéralement.
- o **Touchard-Lafosse 1841** : Georges Touchard-Lafosse, *La Loire historique, pittoresque et biographique*, II, 1841. L'auteur s'inspire toujours ouvertement de Batissier, dont il étoffe le plus souvent le récit, en l'agrémentant de circonstances.
- o **Nadeau 1865** : Louis Nadeau, *Voyage en Bourbonnais*, 1865.
- o **Delaigue 1888** : Ernest Delaigue, « Une excursion au Montoncel », *Annales bourbonnaises*, 1888.
- o **Perrot 1890 et Perrot 1891** : Pierre Encise (abbé Louis Perrot, curé de Ferrières), « Ferrières à vol d'oiseau », *Annales bourbonnaises*, 1890-1891.
- o **Pradel 1933** : Genès Pradel, « Les fées en Bourbonnais », *Bulletin régional des Amis de Montluçon*, 1933-34. Intéressant témoignage de celui qui dit avoir été, « dans sa prime jeunesse », élève d'un « professeur de féerie, un vieux journalier de Ferrières-sur-Sichon, tout près de Glozel ».
- o **Piquand 1936-53** : Georges Piquand, *Légendes bourbonnaises*, 1936-1953, fascicule 11, *Vichy et* fascicule 12, *La Montagne bourbonnaise*.
- o **Côte 1958** : Léon Côte, *En Montagne bourbonnaise au bon vieux temps*, 1958.
- o **Fradin AMG** : Emile Fradin, manuscrits divers comportant plusieurs légendes inédites, en français et en patois, Archives du Musée de Glozel.

A notre connaissance, Louis Batissier est le premier à avoir publié certaines de ces légendes locales, qui étaient jusqu'alors transmises et conservées par la seule tradition orale. La plupart de ses successeurs sont très souvent débiteurs de cet écrit initial. Ils le reprennent parfois littéralement. Ou, de ce récit sommaire, ils empruntent la trame qu'ils étoffent. Ou encore, toujours fidèles à l'histoire, ils la restituent au moyen d'une écriture plus personnelle. Mais cet emprunt reconnu se dispense rarement d'une enquête locale, qui apporte au récit de Batissier des éléments originaux, découlant des nombreuses déclinaisons de la tradition. Sans compter les légendes omises par l'auteur du *Voyage pittoresque*. Les versions en patois de la haute vallée du Sichon, que Louis Perrot a le premier recueillies et consignées, sont de précieuses contributions à la conservation de ce patrimoine linguistique.

¹ En particulier, celles concernant Pyramont et Griffier sur le rocher Saint-Vincent, page 45 ; L'homme noir de Pierre Encise, page 74 ; Les fées de Pierre Encise, pages 130-132 ; Le combat d'Isserpent, pages 132-134 ; les légendes associées à la grotte des fées, page 144.

LE REVENANT DU BOIS BOUDET

La seule version publiée que nous ayons trouvée est celle de Perrot, en patois et en français.

A Ferrières, les lieux de légende les plus anciens semblent être dispersés le long du Sichon, et de façon symétrique par rapport au bourg. Au Gour saillant en amont répond, en aval, la Grotte des fées et sa cascade. Et le mur monumental de la Goutte creuse dans le bois Boudet, dont nous avons signalé l'intérêt archéologique dans *Confins et sanctuaires*, semble répliquer l'arête rocheuse de Pierre Encise. Quant au revenant du bois Boudet, il n'est pas sans rappeler l'homme noir de Pierre Encise...

A couta de va Farrère, ou y a un boò que n'appelin le boò Boudé ; souventemin, entre onze oure et mieu-neu, ne viyan un houme que traverso la routa et se parmeno envè son fusi : « Deviré-vous ma, vouyageu, oué l'ombra d'un garde que fi assassina din lou tin. »

Près de Ferrières, il y a un bois qu'on appelle le bois Boudet ; souvent, entre onze heures et minuit, on aperçoit un homme qui traverse la route et se promène avec un fusil. « Détournez-vous, voyageurs, c'est l'ombre d'un garde qui fut assassiné jadis. »

Perrot 1890, page 359.



croix au sommet du bois Boudet

LA FEE PETRIFIEE

La Grotte des fées est en aval du bourg, sur la rive gauche du Sichon qui traverse ici des terrains sédimentaires primaires, propices à ce type de formation.

En projetant d'inonder le bourg, comme nous l'apprend une autre légende de ce recueil, les fées avaient-elles également envisagé de submerger leur demeure ?

Un peu plus bas, se trouve la Grotte des fées. C'est une caverne qui s'enfonce dans la montagne à une très grande profondeur. Elle s'ouvre sur une jolie prairie ombragée de charmes et de chênes. L'entrée de la grotte est basse et étroite ; mais bientôt elle s'élargit et s'élève. Les parois en sont couvertes de stalactites qui pendent en aiguilles et brillent comme des girandoles. L'eau qui suinte à travers la voûte, dépose une matière calcaire qui se concrète. On se croirait transporté dans une de ces cavernes de l'Écosse, où chaque goutte d'eau qui tombe, augmente l'aiguille pendante et la stalagmite correspondante qui s'élève du sol. L'ensemble de ces concrétions calcaires présente les formes les plus bizarres, que l'imagination anime suivant ses fantaisies. Ainsi, un bloc allongé est censé ressembler à une femme nue, enveloppée d'un linceul : c'est la fée. Un magicien, rival de sa puissance la poursuivait, dit-on ; pour lui échapper, elle se changea en pierre et prit les formes d'une nymphe.

Batissier 1837, page 291.

Les environs de Ferrières sont couverts de curiosités naturelles fort intéressantes ; visitez surtout la source dite *des Fées* : c'est une haute et puissante cascade qui, se faisant jour à travers les rochers, tombe, mugissante et écumeuse, à l'entrée de la grotte dite aussi *des Fées*. Cet antre, environné comme on pense bien de traditions mythiques, pénètre profondément dans la montagne ; et l'on est vraiment charmé lorsqu'ayant dépassé l'entrée étroite et basse de la caverne, on se trouve dans un vaste souterrain, dont les parois sont couvertes de stalactites étincelantes. Rien de magique comme ces concrétions calcaires, quand une vive lumière frappe leurs aiguilles aux formes bizarres : on se croirait au milieu d'un de ces palais féériques imaginés par la poésie orientale, et l'on est ébloui du jeu de ces milles girandoles, dont les reflets se brisent et se croisent. Ouvrez une étroite issue aux rêves de l'imagination, et bientôt se créera un monde de chimères. Ici par exemple un bloc allongé est une femme enveloppée d'un linceul : c'est la fée... Un enchanteur plus puissant qu'elle la poursuivait ; mais la belle fugitive avait lu Ovide ; pour échapper à son ennemi, elle se changea en pierre, et prit la forme d'une nymphe.

Touchard-Lafosse 1841, pages 5-6.

Ici, ils voient distinctement la silhouette de cette fée intransigeante qu'ils donnent en exemple à leurs femmes et à leurs filles, parce qu'elle préféra, honnêtement, se muer en pierre, plutôt que de céder aux entreprises d'un faune mal élevé.

Roger de Quirielle²

Vers l'entrée de la grotte un rocher allongé est censé représenter une femme nue enveloppée d'un linceul : un jour la plus jeune des habitantes de la grotte se baignait nue dans la fontaine des fées quand elle fut aperçue par un être bizarre, moitié faune moitié magicien. Séduit par la beauté de la baigneuse le faune résolut de l'enlever ; la pauvre fée très effrayée s'enfuit à toutes jambes, serrée de près par son ennemi qui l'atteignit juste au moment où elle rentrait dans la grotte ; pour lui échapper elle se changea en pierre et prit la forme d'une nymphe.

Piquand 1936-53, page 587.



² « Excursion de la Société d'Emulation et des Beaux-Arts du Bourbonnais à Ferrières-sur-Sichon et aux châteaux de Chappes et de Montgilbert », Bulletin de la Société d'Emulation et des Beaux-Arts du Bourbonnais, 1901, page 201.

LE GEANT PETRIFIE

Dans le fond de la grotte un bloc de rocher représente assez confusément la forme d'un homme soutenant la voûte sur ses épaules. On raconte que jadis un géant habitait la forêt voisine où il faisait de grands ravages, s'emparant des bœufs et des moutons d'alentour. Les fées, aussi bonnes que leur voisin était mauvais, lui jouèrent plus d'un tour pour soustraire les paysans à sa férocité. Aussi le géant conçut-il contre elles une haine profonde ; un jour il pénétra dans leur grotte et tenta de faire écrouler la voûte en la soulevant sur ses épaules. Les fées l'ayant aperçu allumèrent un grand feu de balais à l'entrée de la grotte. Le géant mourut asphyxié, et le rocher qui soutient aujourd'hui la voûte représente son corps resté en place et pétrifié dans son dernier sommeil.

Piquand 1936-53, pages 586-587.



Grotte des fées

LA PRINCESSE ORIENTALE

Il n'est pas donné à tout le monde de se statufier dans la grotte de Ferrières. Après une fée et un géant, c'est au tour d'une princesse de prêter sa forme à une des concrétions de la demeure des fées.

Ce récit d'un long voyage de l'Orient jusqu'aux bords du Sichon rejoint le thème, fréquent en Montagne bourbonnaise, de l'implantation ancienne de colonies étrangères. Ainsi les Pions sur l'actuelle commune de Lavoine (ancienne paroisse de Ferrières) ou les Charguerauds à Châtel-Montagne. Des récits similaires sont attachés au Roc des Bouems, proche de la Grotte des fées et évoqué dans *Glozel avant Glozel – Confins et sanctuaires*. C'est aussi à une colonie étrangère qu'une tradition attribue l'activité métallurgique ancienne de Ferrières.

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ?

Plus loin que le désert, plus loin que la Perse et les Indes et les palmiers d'Arabie, dans ces régions fortunées du bonheur où l'on ne vit que pour jouir, régnait jadis une aimable princesse ; on l'appelait *Splendide*, et c'est à juste titre, car elle avait pour elle la séduction de ses attraits naturels et les dons si précieux de l'esprit et du cœur ;

Elle avait la taille mignonne,
La main fine, le pied léger,
La grâce de la belladone
Et la souplesse du bleuet.

Oh ! qu'elle était heureuse dans son palais de cristal,
sous un ciel enchanteur !

Joyeuses compagnes, jardins parfumés, douces
chansons du bengali, vous charmiez ses loisirs.

Un jour, dit-on, jour à jamais funeste, le fils d'un roi
voisin s'ennuya d'être seul ;

Ses yeux bleus se voilaient comme une aurore en pleurs.

Pourquoi se montrer in sensible ?... Demandez à
l'oiseau pourquoi la liberté remplit ses aspirations dans
l'azur. *Splendide* était vierge et voulait rester vierge, en
conservant pour elle cet empire sans limites, ces immenses
richesses, ces diamants, ces rubis, ces topazes et ces perles
sans nombre qu'on apportait pour un sourire.

Vous qui lisez, croyez-en l'expérience, la jeunesse, à
vingt ans, n'admet pas l'égoïsme. Au lieu de se décourager,
le prince multiplia ses instances ; peu à peu, les sollicitations
devinrent si pressantes que la pauvrete ennuyée dut
s'enfuir à la hâte vers des rives inconnues. Bien long fut le
voyage, mais la fée des vertus veillait sur elle. Ni le vent, ni
les orages, ni la fureur des tempêtes, ni la férocité des
tigres, ni les glaces du Nord, ni la barbarie des peuples
sauvages n'arrêtèrent un instant cette enfant du soleil ; elle
allait, visitant les cités et les temples, les tombeaux des
grands hommes et les merveilles de l'univers, cherchant
partout le repos, l'indifférence ou l'oubli... L'oubli, hélas ! ne

pouvait revenir, car elle n'était jamais seule... Le chevalier la suivait comme une ombre.

Un soir, cependant, guidée par je ne sais quelle influence mystérieuse, elle réussit à tromper la surveillance de son gardien fidèle ; c'est alors qu'elle arriva dans nos régions. La vue de nos montagnes, la solitude de nos vallons boisés lui plurent, elle résolut d'y fixer sa demeure. Combien de temps dura ce séjour de la vierge, nous l'ignorons encore ; la tradition nous apprend seulement que la noble exilée retrouvait au pays les plaisirs de l'âge d'or.

On est si bien sous la coudrette,
Quand le pinson chante en été !!

Mais le bonheur fuit comme un songe, c'est une rose qu'on effeuille en passant ; déjà le printemps brille,

Les lilas sont en fleurs et les oiseaux joyeux,
Parmi les rameaux verts, ne cessent de redire
La fraîcheur de la brise et la beauté des cieux.

Près du Gour, dans la nappe argentine, la jeune fille insouciant se mire avec lenteur, elle arrange en couronne les tresses soyeuses de sa chevelure ondoyante et s'occupe ingénument des minutieux détails de sa toilette matinale, rêvant peut-être à l'hirondelle, peut-être aux illusions de son cœur endormi.

Tout à coup, devant elle, ô malheur ! se dresse un étranger cynique ; où fuir, où se cacher ? Le ravisseur s'élançe, il vole, il va saisir sa proie. – Soudain le roc s'ouvre et la fugitive effrayée se précipite vers ce nouvel asile ; déjà le prince allait l'atteindre, quand la jeune fille inspirée par les dieux prit le parti de s'effacer modestement sur les parois de la grotte ; c'était là son salut, car aussitôt la fée du lieu s'empressa de jeter sur elle un de ces lourds manteaux de granit qu'elle réservait pour les circonstances difficiles.

Pauvre martyre ! on raconte au village qu'elle n'eut pas d'agonie, je serais tenté de le croire, vu la rapidité de sa métamorphose.

C'est au même endroit que nous la contemplons encore fièrement drapée dans ce peignoir d'un nouveau genre ; à ses pieds, dort le prince, sous la forme d'un énorme bélier ; plus loin, vous voyez s'arrondir un long bloc avec les apparences indécises d'un animal énervé... on prétend que c'est l'écuyer.

Le corps est là, dit la légende, mais l'âme est au séjour des élus, probablement vers les Champs-Élysées ; en vérité, c'est justice.

Les gouttelettes qui scintillent et qui tombent sont les larmes des ondines qui viennent en silence pleurer sur le lambeau de leur sœur bien aimée ; avec elles, viennent aussi gémir les dryades et les hamadryades, puissantes reines de nos bois, qui prêtent généreusement l'ombrage de leurs beaux frênes à ces rochers désormais célèbres.

Sylphes légers, c'est vous sans doute qui produisez ces bruits d'ailes, ces soupirs et ces murmures discrets qu'on entend si souvent dans ces parages ; c'est vous qui modulez

peut-être sous le feuillage ce vieux dicton qu'on répète au foyer :

Ne laissez plus courir vos filles !...
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Perrot 1891, pages 73-76.

Autrefois vivait, quelque part en Orient, une jeune princesse de la plus grande beauté. Ses parents voulaient lui faire épouser un chevalier qu'elle n'aimait pas, et pour lequel elle n'avait pas la moindre estime. Elle refusa, disant – ce qui du reste était la vérité – qu'elle avait voué sa vie au célibat. Or, comme on ne cessait d'insister pour qu'elle se décidât et que même on allait jusqu'à la menacer des plus cruels châtements si elle persistait dans sa résolution, elle prit le parti de s'enfuir du logis paternel. Elle se dirigea vers l'ouest, sans savoir où elle allait. La voilà donc par voie et par chemin, seule, privée de toute ressource, exposée à toutes sortes de dangers dans des pays qu'elle ne connaît pas. Elle fût certainement morte de faim, de fatigue ou autrement, si une fée secourable, la fée des vertus, n'eût pris pitié d'elle, et ne fût venue la protéger et guider ses pas dans un voyage aussi pénible et aussi dangereux. Enfin, après avoir marché pendant bien des jours et bien des nuits, elle arriva dans un petit coin de la montagne bourbonnaise. Le lieu lui plut. Tout était calme et paisible autour d'elle. On n'y voyait aucune trace d'habitation, mais bien des rochers, des bruyères, quelques bouquets d'arbres, un ruisseau et une grotte où elle pourrait s'abriter. Aussi résolut-elle de s'y arrêter et d'y passer dans la solitude le reste de ses jours, ne pensant pas que les émissaires de son père pussent jamais venir la chercher dans un endroit aussi écarté et aussi désert.

La fée des Vertus qui l'avait escortée pendant son voyage, considérant sa mission terminée, lui dit adieu après l'avoir recommandée à une fée bourbonnaise, gardienne des pierres druidiques de la région, et qui, à en juger par son air résolu et la robustesse de ses formes, pouvait la défendre contre tout agresseur.

Grâce à cette nouvelle fée dont la bonté pour elle n'avait aucune limite, elle ne manqua de rien et connut enfin le bonheur, mais hélas ! ce ne fut pas pour longtemps.

Un jour, en effet, qu'elle se reposait sur les bords du gour Saillant, elle vit soudain paraître devant elle un émissaire de son père, suivi de cinq ou six hommes d'armes. Aussitôt, elle poussa un cri de terreur et se mit à courir dans la direction de la grotte afin de s'y cacher et d'échapper à ses ravisseurs. Sa fée protectrice qui était alors en train de régler une affaire de dolmen ou de menhir à dix lieues de là, entendit son cri d'alarme, et, rapide comme l'éclair, accourut à son secours. Elle arriva juste au moment où la princesse atteignait l'entrée de la grotte, et où l'émissaire tendait la main pour la saisir. En voyant le danger que courait sa protégée, elle devint une sorte de furie, et, sans perdre une seconde, arracha du sol d'énormes quartiers de roche, les

lança avec force sur la tête de l'émissaire et de ses hommes d'armes qui furent tués et mis en bouillie en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Malheureusement, un des rochers qu'elle lança atteignit la princesse, la recouvrit comme un manteau et l'immobilisa pour toujours. Ce manteau de pierre se voit encore à l'entrée de la grotte et laisse vaguement deviner les formes de la princesse.

Pradel 1933, pages 59-60.

A l'entrée de la grotte un énorme bloc de pierre désigné sous le nom de Rocher du Chameau est également l'objet d'une légende :

Autrefois vivait quelque part en Orient une jeune princesse de la plus grande beauté. Ses parents voulaient lui faire épouser un chevalier qu'elle n'aimait pas et pour lequel elle n'avait pas la moindre estime. Comme on ne cessait d'insister pour qu'elle se décidât, et que même on la menaçait des plus cruels châtiments si elle persistait dans son refus, elle s'enfuit du logis paternel et se dirigea vers l'ouest sans savoir où elle allait.

Après avoir marché bien des jours et bien des nuits, elle finit par arriver dans la montagne bourbonnaise, où les fées, prenant pitié de sa fatigue et de sa détresse, la secoururent et la recueillirent dans leur grotte. Là elle ne manqua de rien et connut la paix et la tranquillité, mais hélas ! ce ne fut pas pour longtemps.

Un jour, en effet, qu'elle se reposait au bord du Sichon elle vit soudain apparaître un officier de son père suivi de plusieurs soldats. Comprenant que cette caravane était à sa poursuite, elle poussa un cri de terreur et se mit à courir dans la direction de la grotte, afin de s'y cacher et d'échapper à ses ravisseurs. Une vieille fée qui était dans le voisinage entendit ses cris et accourut à son secours. Elle arriva fuste au moment où l'officier atteignait la princesse et tendait la main pour la saisir. Voyant le danger que courait sa protégée, la fée arracha du sol un gros quartier de rocher et le lança avec force sur la tête du soldat, qui fut écrasé et tué du coup ainsi que sa monture. Ils furent ensevelis sous les débris du rocher qui les recouvrit comme un manteau de pierre, et forma ainsi le bloc que l'on voit à l'entrée de la Grotte des Fées.

Piquand 1936-53, pages 587-588.

FLEURS POUR LES FEES

Pour une fécondité fortunée, c'est manifestement une offrande végétale, et non animale, qu'il convient d'adresser aux fées...

Tout près de Ferrières, dans un village dont j'ai oublié le nom³, il y a une grotte fréquentée par les fées. Elles vont s'y reposer, y tenir conseil ou s'y abriter pendant les orages. Elle est toute petite et très propre, car les fées aiment la propreté, et, comme on sait qu'elles aiment aussi les fleurs, les personnes qui veulent leur être agréables en jettent parfois clans la grotte en passant.

Or, un jour, un cultivateur se moqua de cette pratique disant qu'elle était absurde, que les fées n'existaient pas et que, par suite, on n'avait rien à espérer, ni rien à craindre d'elles ; et, pour bien démontrer la vérité de ce qu'il avançait, il alla déposer dans la grotte, non pas une fleur, mais un tas de fumier. La vengeance ne se fit pas attendre. Ce cultivateur était marié et avait un petit enfant au berceau. Le lendemain de son acte de bravade, alors qu'il travaillait dans un champ et que sa femme s'était absentée pendant une petite heure pour aller laver du linge dans le ruisseau, les fées pénétrèrent dans la maison, enlevèrent l'enfant du berceau et y déposèrent à sa place un petit être malingre, souffreteux, velu et horrible à voir. Leur surprise fut grande lorsqu'ils virent en rentrant chez eux ce hideux marmot au lieu de leur superbe bébé. La femme se mit à pleurer, à crier, à lever les bras au ciel et à accabler son mari de reproches, persuadée que c'était lui qui, par son acte insensé de la veille, leur avait attiré un tel malheur. Son mari, abasourdi, ouvrait de grands yeux, ne sachant que dire et n'osant nier l'évidence. Mais que faire ? Comment ravoit le cher bébé ? Les commères du village, accourues aux cris poussés par la mère, tombèrent d'accord qu'il n'y avait qu'un seul moyen. Il faut, dirent-elles, que Jean – c'était le nom du cultivateur – aille enlever de la grotte tout le fumier qu'il y a jeté, et qu'il la nettoie aussi proprement qu'on nettoie une maison bien tenue ; ensuite, il faut qu'il lave et habille lui-même ce vilain marmot, qu'il mette du linge bien blanc dans le berceau avec des fleurs tout autour, et qu'il porte le tout dans la grotte des fées. Celles-ci, qui peut-être nous voient et nous entendent en ce moment, seront touchées par son repentir et lorsque une heure plus tard il retournera dans la grotte, elles auront remis son bébé dans le berceau, afin qu'il puisse le rapporter chez lui.

Jean suivit de point en point le conseil des commères, et les choses se passèrent exactement comme elles l'avaient prédit.

Pradel 1933, page 62.

³ Il s'agit de Forest, d'où part le chemin d'accès à la Grotte des Fées.

Une autre légende montre que les fées de Ferrières tenaient beaucoup à ce qu'on respectât la grotte qui leur servait de demeure :

On savait que ces fées aimaient les fleurs, aussi les personnes qui désiraient les remercier ou leur être agréables jetaient en passant des fleurs dans leur grotte.

Un cultivateur des environs se moqua de cette pratique, disant qu'elle était absurde, que les fées n'existaient pas et que, par suite, on n'avait rien à espérer, ni rien à craindre d'elles. Pour bien prouver ce qu'il avançait, il alla déposer dans leur grotte non des fleurs, mais un tas de fumier. La vengeance ne se fit pas attendre ; notre paysan était marié et avait un petit enfant : le lendemain de son acte de bravade, alors qu'il travaillait aux champs, et que sa femme était à laver, les fées pénétrèrent dans la maison, enlevèrent l'enfant du berceau et déposèrent à sa place un petit être malingre, souffreteux, velu et horrible à voir. La surprise des deux époux fut grande quand, en rentrant chez eux, ils virent ce monstre à la place de leur beau bébé. La femme se mit à pleurer et accabla son mari de reproches, l'accusant d'avoir attiré ce malheur en insultant les fées. Le mari, abasourdi, levait les bras au ciel et ne savait que dire, ni que faire. Les vieilles du village, après s'être longuement concertées, lui donnèrent ce conseil : il faut aller enlever de la grotte le fumier que vous y avez déposé, puis balayer bien soigneusement le sol ; ensuite il faudra laver et habiller ce vilain marmot, le mettre dans le berceau avec des fleurs et du linge bien blanc, et porter le tout dans la grotte. Les fées qui nous voient et nous entendent seront touchées par votre repentir, et elles vous rendront votre fils.

Le paysan suivit le conseil des anciennes et s'en trouva bien : quand il retourna à la grotte, il vit, revenu dans le berceau, son enfant aussi beau et aussi bien portant que la veille.

Depuis lors, toutes les fois qu'il passa devant la grotte il ne manqua jamais de déposer un bouquet de fleurs.

Piquand 1936-53, pages 587-588.

L'OGRESSE

Si cette ogresse n'a de réalité que légendaire, le guide qui conduit le narrateur jusqu'à la grotte a été reconnu par des Farrérauds...

A quelques kilomètres de Ferrières-sur-Sichon, perdues au milieu des champs, se trouvent la Grotte et la Cascade des Fées.

Pour les visiter, nous nous adressons à un vieux paysan que l'âge a cassé en deux. Il prend mystérieusement une trousse rouge, et nous partons.

Chemin faisant, je le questionne. Il me demande d'où je viens. Il me parle de Branssat, avec son église au clocher de pierre, de son vieux château habité, du pont de Paluet à Saint-Pourçain, de la forêt de Marcenat aux sous-bois verdoyants, du château de Billy avec son donjon merveilleusement bien conservé, de Charmeil avec la « Montagne Verte », point culminant où l'on conduit les touristes ; de Vichy, avec sa route bordée de marronniers ; de l'Ardoisière, de Glozel à l'authenticité duquel il ne croit pas, des Malavaux, cette vallée aride, tourmentée, dont les blocs sont formés de rocs secs et entassés, de ses rochers énormes qui surplombent le chemin, de ce paysage qui donne l'impression d'une Suisse en miniature. Il me conte la légende de la Vallée Maudite.

Il me décrit le paysage qui nous environne, avec un pittoresque suranné.

Pour atteindre les bords du Sichon mugissant en cascades creusées à même le roc, il faut emprunter un chemin à pente rapide, sous la voûte d'un bosquet d'arbres forestiers. Il nous faut côtoyer un grand rocher gris et subir les exhalaisons capiteuses de la jacinthe des bois.

En bas, le Sichon bruit et gifle sinistrement la pierre. Par les froides nuits d'hiver, lorsque chante la chouette et que le vent fait claquer les branches dénudées, on appréhende d'avancer. On est effrayé par un bruit lugubre, dominant la plainte du vent : celui d'un torrent souterrain qui passe sous le sol de la grotte que nous allons admirer. Nul ne connaît sa source, non plus que son embouchure : les vieux paysans de la région croient que ce torrent à l'onde rapide n'est autre que le Styx...

Arrivés près de l'excavation que ferme une porte de bois, le vieux ouvre sa trousse. Elle contient des allumettes et des bougies, une pour chaque visiteur. Il tourne la clef et nous précédant, pénètre dans cette remarquable grotte naturelle, creusée dans la masse de calcaire.

A l'intérieur, une stalagmite représente un grand lion couché, tandis que les stalactites du plafond l'enjolivent d'ornements splendides et inimitables. L'eau suinte goutte à goutte, alors que se lamente le fleuve souterrain. C'est, la comparaison n'est pas absurde, Padirac en petit...

Nous demandons l'origine de cette appellation de « Grottes des Fées ». Sans se faire prier, le guide nous la raconte à la lueur dansante des bougies. C'est, je vous préviens, une histoire où fées et sorcières tiennent le premier rôle.

Il commence par un exorde de circonstance : « Cette grotte n'appartient pas au domaine de la science, comme Glozel, c'est, au contraire, une chose toute naturelle, malgré l'histoire étrange qui s'y rapporte.

On pourrait composer bien des légendes, comme vous dites, et les faire imprimer, ce qui ne les empêcherait pas d'être fausses. Nous ne sommes pas dans l'île de Monte-Cristo. »

Voici le résumé de sa narration : « On dit que cette grotte fut jadis l'antre d'une méchante sorcière, mégère du sabbat. Au lieu de soigner les malades qui la venaient consulter, elle les immolait, sans pitié, à Satan. Dans le pays, on l'avait finalement surnommée l'ogresse. Parfois, chargé de cadeaux, on la venait voir, car elle passait pour jeter des maléfices à ses ennemis. C'est avec des mains et des crânes humains déterrés au cimetière qu'elle composait ses bouillons fétides, avec des chairs pourries qu'elle nourrissait son hibou et son chat.

Pendant quelques années, elle vécut tranquille, dans cette excavation retirée. Mais un beau jour qu'elle allait sans méfiance puiser son eau au ruisseau, elle entendit une voix qui lui demandait : "Rebouteuse de malheur, qu'as-tu fait de tous les malades qui venaient te trouver. Où sont-ils ?..."

Cette question directe la troubla quelque peu, mais elle répondit sans en rien laisser paraître : "Qui parle ici ?... Qu'importe !..." Elle emplit son seau. Son visage crasseux, ridé, s'était durci dans l'encadrement des mèches de cheveux, rêches et grises. Elle avait deviné la Fée Miséreuse.

A quelques mois de là, alors qu'elle lisait, par une nuit sans étoiles, un vieil horoscope jauni, écrit par le diable, elle fut surprise d'entendre un torrent furieux rugir sous le sol de son habitation, en même temps qu'un courant d'air, venu on ne sait d'où, éteignait la chandelle fumeuse. Au dehors, le Sichon se précipitait avec fracas, en cascades, débitant une formidable masse d'eau, faisant crouler les rochers. La tempête sévissait avec rage, la grêle tombait, hachant tout, des éclairs zébraient les nues qu'elles éclairaient d'une lueur livide et fugitive, le tonnerre grondait sourdement.

Cédant à l'attrait des voix mystérieuses qui l'appelaient, elle sortit pour invoquer les éléments déchaînés. A peine fût-elle à l'extérieur que l'ouragan redoubla de violence, tandis que la nuit se faisait plus sombre et que les arbres criaient sous la rafale... Brusquement, tout se tut, comme par enchantement ; la nuit se fit attirante, calme et douce : la sorcière avait disparu avec l'atroce tourbillon. De blanches fées, nimbées de lumière, apparurent aux bergers, trempés jusqu'aux os, pour les reconforter. Elles se réunirent dans l'ancien repaire dont elles chassèrent les hôtes : le chat devint, dit-on, celui qui chaque nuit hante le cimetière ; le hibou, celui qui ulule

dans les ténèbres, après avoir dévoré maints petits animaux. Ayant de leur baguette magique transformé les objets de malheur en pierres calcaires, elles décrétèrent qu'en souvenir de leur visite ce lieu porterait le nom de « Grotte des Fées ».

L'eau avait tant et tant tombé qu'il en est resté dans le sol, et c'est cette eau qui suinte, formant insensiblement les stalactites que vous admirez et dont les morceaux portent bonheur !

L'histoire est extravagante, mais je la crois vraie », conclut le guide. Il ajouta : « Je la connais depuis mon jeune âge ; on dit même qu'un de mes aïeux, alors berger, fut pris dans la tourmente ! »

Une à une les bougies s'étaient éteintes. Il fallut repartir en tâtonnant les parois humides, pendant que le fleuve mystérieux, né de la colère céleste, mugissait sous nos pas.

La nuit tombait.

Jean Decois⁴

⁴ *Promenades en Bourbonnais... et ailleurs*, 1931.